



CHARLES X A HOLY-ROOD.



Plusieurs amis de la famille royale exilée, que leur dévouement a conduits en Écosse, ont publié des relations circonstanciées du séjour d'Holy-Rood. Ces récits ne laissent guère à désirer sur tout ce qui concerne les augustes proscrits, leur situation, leur genre de vie et leurs habitudes, dont nulle circonstance importante n'a troublé l'uniformité pendant les deux années de leur résidence dans l'ancien palais des Stuarts.

Il ne faut donc pas s'attendre à rencontrer, dans l'esquisse qui va suivre, une description que d'autres ont déjà faite minutieusement, et qui se trouve répétée dans plusieurs ouvrages. On ne trouvera ici qu'un petit nombre d'observations impartialement recueillies, pour servir à combattre quelques préjugés de nature diverse qu'ont fait naître tantôt les calomnieuses assertions d'une haine injuste et délirante, tantôt les efforts mal raisonnés d'une louangeuse servilité.

Certes, tout ennemi de la famille royale, qui n'est pas un fou ou un scélérat, s'il eût été admis dans l'intérieur d'Holy-Rood, eût déposé sa haine. Leur adversaire le plus exalté, à quelque rang distingué de la société qu'il appartienne, n'eût pu apprendre à connaître les vertus privées que ces princes déployaient dans l'adversité, sans souhaiter d'avoir lui-même un père, un fils, une femme, une sœur, des enfants semblables à eux. D'un autre côté, ceux qui, par attachement, par devoir, ou par intérêt (car il est des situations politiques que l'intérêt bien entendu force de conserver après les désastres), ceux, dis-je, qui se sont faits les apologistes bruyants de cette famille, ont poussé l'exagération jusqu'à lui attribuer des qualités et des talents qui seraient plus que suffisants pour ré-

gner, même dans ces temps difficiles; sans songer que cet aveuglement du zèle, à l'égard de princes qui se sont subitement écroulés au milieu d'une armée fidèle et de provinces dévouées, doit diminuer la confiance due à la partie véritablement juste de l'éloge. Comme particuliers, les Bourbons de la branche aînée n'ont jamais mérité le moindre des outrages dont ils furent abreuvés; comme princes, le monde sait depuis long-temps qu'ils ne sont grands que pour tomber, et courageux que pour mourir.

Les écrivains dont je parle, entraînés par les sentiments de leur cœur, les ont épanchés à grands flots dans leurs descriptions élégantes; s'identifiant, en quelque sorte, avec le malheur qu'ils venaient de visiter, ils nous ont donné principalement le récit de leurs propres émotions: je ne les imiterai point; le spectacle d'une famille entière tombée du trône le plus brillant dans les misères de l'exil est par lui-même assez touchant, assez tristement sublime, pour qu'il soit inutile de surcharger ce tableau des ornements prétentieux du style élégiaque; rassembler des phrases sentimentales pour décrire une semblable infortune, c'est se placer, quelque talent qu'on puisse avoir, fort au-dessous de son sujet.

J'avais besoin de ce préambule pour éviter

qu'on me taxât de froideur. Il appartient peut-être de parler des Bourbons avec le calme convenable, à celui qui a défendu pendant quinze ans leur cause, et les a suivis dans l'exil; qui n'a jamais obtenu d'eux de faveurs ni de places, peut-être parce qu'il ne les a jamais trahis.

En quittant la France, Charles X n'avait emporté, de tant de grandeurs, qu'une somme à peine suffisante pour subsister modestement pendant quelques années. Le séjour de Lulworth était coûteux; le voisinage de la France permettait à une foule de voyageurs de s'y rendre; nombre d'entre eux ne venaient que pour solliciter du roi, au nom de services méconnus ou de services offerts, des secours que le malheureux monarque ne pouvait plus accorder sans se mettre à la gêne. Pour échapper à tant d'importunités et se soustraire à la dure nécessité de refuser, il demanda, et il obtint du gouvernement britannique la jouissance de l'asile qu'il avait déjà long-temps habité pendant son premier exil.

La capitale de l'Écosse, où le palais d'Holy-Rood est situé, se trouve au même degré de latitude que Moscou; mais le voisinage de la mer y rend la température plus supportable. Édimbourg, sous d'autres rapports, est la résidence la plus agréable qu'un étranger puisse choisir

dans la Grande-Bretagne. Les arts libéraux y sont cultivés avec passion. C'est une ville grande, pittoresque, somptueusement bâtie. L'assiette du vieux Édimbourg est digne de remarque; à défaut de plan, j'ai cherché une comparaison qui pût en présenter l'image, et l'emblème des armoiries de ce royaume est venu naturellement me la fournir. Qu'on se représente, à l'entrée d'un vallon étroit et profond, formé par les montagnes de Salisbury et Carlton, un énorme lion à demi couché. Sa tête, qui fait face au soleil levant et domine la plaine, est un rocher à pic de trois cents pieds d'élévation richement couronné par le vieux château. A droite et à gauche, les maisons sont suspendues par ses flancs rapides comme les étages de sa crinière. L'épine dorsale est figurée par une longue rue qui, séparant les deux pentes opposées, part de l'esplanade du château et se termine à la Canon-gate, en face du portail d'Holy-Rood. Quant à la nouvelle ville, elle occupe le plateau et la colline de Carlton. Plus grande que l'ancienne cité, elle est supérieurement bâtie, et toutes les rues sont larges et bien alignées.

Cette ville, dans son ensemble, ne ressemble à aucune autre que nous connaissions. C'est un assemblage de monuments de tout âge et de tout genre, construits de belle pierre, avec un soin

quelquefois minutieux, et jetés de la manière la plus pittoresque sur d'âpres rochers, dans les creux des précipices, sur le penchant des vallons. De magnifiques ponts, des chaussées gigantesques réunissent entre elles les diverses parties de la cité. L'ancienne et la moderne y conservent sans altération leur caractère. Là, s'élèvent des maisons de onze étages, dont le plus élevé se trouve de niveau avec la grande rue dont nous avons parlé. Ici, à côté d'un péristyle grec, le luxe des boudoirs est abrité par des tourelles crénelées. A l'aspect de cette étrange ville, de cette variété d'édifices, de ces montagnes escarpées, de la mer, du ciel, on s'explique le génie de Walter Scott. Tout semble ici créé pour donner un corps aux pensées romanesques. On s'y promène à volonté sous les portiques d'Athènes ou dans des cloîtres gothiques, on y passe des sombres couloirs d'une habitation féodale aux salons fraîchement décorés des riches du jour, on quitte les modestes trottoirs des bourgeois du quinzième siècle, dont les pignons et les avant-toits sont encore bien conservés, pour se lancer sur les chemins de fer, merveilles de l'industrie contemporaine. On rencontre à chaque pas des objets moins précieux peut-être par la valeur qu'ils représentent que par les souvenirs qu'ils rappellent; la cou-

ronne d'or enrichie de pierreries, le sceptre et l'épée des anciens rois d'Écosse, retrouvés, il y a quinze ans, dans une chambre murée du vieux château; les meubles dont Marie Stuart faisait usage, la broderie qui occupa les derniers loisirs heureux de cette reine infortunée, la tapisserie que soulevèrent pour pénétrer chez elle les assassins de Rizzio, et le lit de damas cramoyi où elle reçut plusieurs époux si peu dignes de la posséder. On foule ici la cendre d'une longue suite de rois et d'une multitude de personnages célèbres; et pour dernière particularité bien digne de ce séjour tout rempli de mystérieuses traditions et de royales infortunes, on y voyait naguère les débris de la cour des Tuileries réfugiés sous l'ancien toit héréditaire de Jacques II.

Le palais d'Holy-Rood n'est qu'un cloître triste et froid, flanqué de tours aux deux extrémités de sa façade antérieure. Les appartements de Charles X, situés au premier étage, s'étendaient sur un des côtés du cloître et sur le côté en retour opposé à l'entrée principale. Après avoir traversé un vestibule conduisant à la chapelle, une antichambre, une galerie démeublée, une salle de billard, on entrait dans la salle à manger, pièce assez sombre, aux murailles nues, et où l'on ne voyait qu'une table ovale et des sièges.

De là, on passait dans un salon de vingt-cinq pieds en carré, donnant sur un petit terrain sans culture appelé jardin, et meublé comme le salon de campagne d'un bourgeois parisien. C'est dans cette pièce que se faisaient les réceptions d'étrangers, de onze heures à midi; le soir, toute la famille royale s'y réunissait après le dîner; les personnes de la suite et les personnes invitées étaient admises à ces soirées, qui finissaient vers dix heures. Monseigneur le duc de Bordeaux et Mademoiselle jouaient à de petits jeux; le roi faisait un whist; madame la dauphine travaillait avec les dames autour d'une table ronde; souvent la conversation devenait générale, et presque toujours intéressante; les journaux français et anglais du jour étaient lus et commentés. Parfois le roi et monsieur le dauphin passaient au billard, où ils jouaient ensemble quelques parties. Il n'y avait pas plus d'étiquette dans ces soirées qu'on n'en rencontre chez un gentilhomme qui vit dans sa terre.

A la gauche du salon, une porte conduisait dans une pièce intermédiaire formant le cabinet du roi. Sa chambre à coucher était située à l'extrémité de ce cabinet. On communiquait, de la chambre du roi, avec l'appartement du duc de Bordeaux situé au même étage, et donnant sur la cour. Le baron de Saint-Aubin occupait une

pièce à portée; l'appartement de Mademoiselle était à l'étage supérieur.

Le duc de Blacas, lorsqu'il se trouvait à Holy-Rood, avait la surintendance de la maison; en son absence, les détails de ces fonctions étaient suppléés par le baron de Saint-Aubin. La suite se composait d'environ quarante personnes, logées dans la ville, au voisinage du palais.

Les équipages du roi se réduisaient à une voiture de remise, louée au mois. Lorsqu'elle ne suffisait pas, on envoyait chercher un fiacre; trois chevaux de selle servaient aux promenades du roi et de madame la dauphine. Charles X, ayant bientôt renoncé au plaisir de la chasse, et ayant besoin d'exercice pour entretenir sa santé, faisait une ou deux lieues à pied chaque jour autour d'Holy-Rood. La table était abondamment servie, mais sans aucun luxe; on dînait en famille; le roi invitait ordinairement deux ou trois étrangers. Mais le nombre des couverts se limitait en tout à quatorze ou quinze au plus.

Telle était la médiocrité où le sort avait réduit cette famille, naguère entourée de tant de luxe et de splendeur! Nul regret, nulle trace de chagrin ne s'apercevait sur le visage de Charles X. Jamais un mot d'aigreur n'échappait à ces illustres infortunés. Madame la dauphine, qu'on a eu l'impudence de peindre comme une femme

vindicative et fanatique, était la douceur même; on eût cherché en vain sur cette figure de bonté et de résignation, l'apparence d'une fierté que son haut rang eût d'ailleurs suffisamment justifiée. Quant à M. le dauphin, il poussait si loin l'abnégation de tout ressentiment, qu'on l'entendit plus d'une fois rappeler avec complaisance les talents et la bravoure de quelques officiers qu'il avait comblés de ses faveurs, et qui avaient été des premiers à le trahir.

Ces vertus qui font le charme de la vie domestique, chacun a pu les connaître et les admirer à Holy-Rood. Elles ne suffisent point sans doute à ceux à qui le ciel imposa la terrible tâche de gouverner les hommes; le trait principal du caractère de Charles X, c'est l'indécision; de celui de M. le dauphin, une prétention à la finesse qui découragea plus d'une fois ses amis sans inspirer de confiance à ses ennemis; pour madame la dauphine, l'intensité de ses malheurs en ce monde l'a forcée de chercher un refuge dans la pensée d'un monde meilleur. Pieuse, quoique tolérante, elle sent elle-même que ses conseils seraient inutiles dans ce siècle d'incrédulité. Elle confond toujours, dans le bonheur qu'elle désire à la France, la religion avec la légitimité. Un trait suffira pour la peindre: lorsqu'elle apprit à Holy-Rood le pillage de l'ar-

chevêché, il lui échappa de dire: « Hélas! les Français ne veulent plus de religion! voilà donc enfin que je découvre pourquoi ils nous haïssent! »

Madame la duchesse de Berri était une sorte d'être à part dans la famille royale. Jeune, vive, pleine de regrets, de désirs, d'espérances, elle ne pardonnait pas qu'on l'eût empêchée de se présenter aux Parisiens le 30 juillet 1830, pour réclamer d'eux le trône de son fils. Confiante dans son courage aventureux et dans la fortune pour se refaire un avenir, ses dépits et ses projets ne concordaient guère avec la résignation calme de madame la dauphine, ni avec la prudence habituelle du roi. Elle ne put supporter que quelques semaines la monotonie du séjour d'Holy-Rood; la rigueur du climat paraissait d'ailleurs altérer sa santé; elle se rendit aux eaux thermales de Bath. C'est là que quelques spéculateurs politiques vinrent l'entourer, s'en saisirent en quelque sorte, comme d'un gage pour la sûreté de leur fortune future, et la décidèrent à emprunter des sommes considérables sur les propriétés qui lui restaient, pour fournir aux frais de l'expédition projetée. La duchesse fut amenée à Londres, où devaient se prendre les derniers arrangements relatifs à cet emprunt. On la cacha dans une petite maison, et nul Fran-

çais, hors ceux du comité qui l'entourait, ne put savoir ce qu'elle était devenue, jusqu'au jour de l'embarquement.

L'annonce du départ de la duchesse fut reçue à Holy-Rood avec une sorte d'effroi. L'expédition qu'elle allait entreprendre était considérée comme une haute imprudence. Se jeter en France pour y déterminer une insurrection, sans armes, sans argent, sans espoir de secours d'aucune puissance européenne; se livrer aux hasards de promesses inconsidérées, faites par quelques hommes sans influence et sans ressources; compter principalement sur la défection d'une armée déjà recomposée en partie, et tout émue encore de la précédente défection où l'abandon inopiné du roi l'avait précipitée : c'était, aux yeux des exilés d'Holy-Rood, former une entreprise dont le succès aurait à peine justifié la témérité, et ce succès même était regardé comme impossible. D'autres motifs de crainte, qu'il est permis de rappeler aujourd'hui, troublaient aussi le cœur du vieux monarque. On se défiait de la vivacité de la duchesse, de son tempérament de feu, du caractère libre et ardent qui, sans pourtant l'entraîner elle-même à braver les convenances, pouvait autoriser les objets de sa confiance et de son affection à les franchir à son égard. On prévoyait plus d'un désastre, on redoutait plu-

sieurs sortes de malheurs. La malheureuse princesse devait les éprouver tous. Le duc de Blacas fut chargé de la suivre et de s'opposer, autant qu'il le pourrait, à l'influence dangereuse de ses conseillers; mais la résolution de la duchesse se trouvait trop conforme à ses goûts et à son caractère. Bientôt la position de M. de Blacas auprès d'elle ne fut plus tenable; il revint sans avoir rien obtenu, au grand déplaisir du roi.

Charles X n'a jamais approuvé les projets de guerre civile. Quand on lui en proposait, il n'en manifestait pas cette aversion que ses flatteurs lui attribuent; il répondait simplement que dans les temps où nous sommes, la guerre civile est difficile à entreprendre et impossible à soutenir. Il était roi, il connaissait le secret du gouvernement; il savait que toutes les forces du royaume étant aujourd'hui centralisées, les provinces ne peuvent se soustraire au pouvoir du télégraphe et du budget, et qu'il n'y a qu'une défection éclatante de la part de l'armée qui puisse favoriser un second 20 mars. Les émeutes dans la capitale fixaient plus particulièrement son attention. Mais depuis les 5 et 6 juin, il parut cesser d'en craindre, ou plutôt d'en espérer le succès.

Quant à la guerre étrangère, Charles X n'en pouvait supporter l'idée. Jamais il ne lui vint en